



Aussi brillante que joueuse, Davide-Christelle Sanvee met à nu les mécanismes de la ségrégation. (GENÈVE, 11 JUIN 2024/DOROTHÉE THÉBERT FILLIGER)

Davide-Christelle Sanvee, le punch et la grâce

SCÈNE Au Grütli à Genève, la jeune artiste met à nu la peur du «Noir» sur les traces de l'écrivain James Baldwin séjournant à Loèche-les-Bains. Un spectacle aussi cinglant que brillant

ALEXANDRE DEMIDOFF
X @alexandredmfff

Désamorcer la fiction raciale, écrit Léonora Miano. Dans son essai, *L'Opposé de la blancheur* (Seuil), l'écrivaine franco-camerounaise éclaire la généalogie d'un racisme au service d'un projet colonial de conquête de la planète. A Genève, au Théâtre du Grütli jusqu'au 21 juin, la jeune Davide-Christelle Sanvee dit comment cette négation de l'autre, du Noir en particulier, est une maladie mortifère qu'on peine à éradiquer. Dans son formidable *Qui a peur*, la performeuse suisse d'origine togolaise cerne cette peur de l'étranger qui vire en haine. Tout est cinglant et brillant dans cette radioscopie de l'aveuglement.

Le théâtre comme lieu par excellence du regard, c'est-à-dire aussi d'une grille de représentation qu'il s'agit de démonter. Davide-Christelle Sanvee joue superbement de cette fonction originelle de la scène pour pousser le spectateur à réfléchir à ses angles de vision. Comment regarde-t-on l'inconnu qui nous fait face? Avec quelle condescendance aberrante, quelles superstitions grotesques? Dans la cour de l'Hôtel de Ville, à Genève l'automne passé, elle était le cri et l'alarme de ces Africains

refoulés des berges de l'Europe. Ce requiem déchirant, elle l'avait appelé *Face de pierre* et c'était nos indifférences qui nous éclataient à la figure.

Dans la pénombre fleuve de la salle du Grütli, comme il y a quelques semaines au Théâtre de Vidy – où elle signait *Veni, Vidy, Vici* –, l'artiste détourne les vieux codes qui sont parfois de fausses clés de lecture. Vous vous installez où vous voulez, sur un tabouret portatif. Autour de vous, 70 visiteurs du soir dans l'attente. Vous apercevez votre hôtesse, superbe dans sa robe blanc cassé de fantôme, mais elle s'éclipse. Et la porte à double battant claque. Vous voilà captif de la souricière.

**Pesant? Jamais.
Grave? Toujours,
mais avec une malice
de printemps**

Mais elle avance à présent dans la forêt de spectateurs, les yeux bandés, guidée par une voix fraternelle – celle de son complice encore invisible, Stéphane Schoch. Deux grands lampadaires servent de balises à ce tâtonnement. Un homme blanc, s'étonne-t-elle, s'est plaint d'être toujours montré du doigt pour son racisme larvé. Avec une espièglerie de gamine, elle tonne: «Et bien, on va encore parler de ça!»

De ça, c'est-à-dire du séjour de l'immense James Baldwin à Loèche-les-Bains en 1951. Il a 28 ans, un ami l'a invité pour qu'il puisse écrire son premier roman. Les villageois l'observent, éberlués – ils n'ont jamais vu de Noir – et les enfants courent derrière lui en hurlant «Neger». La frousse de l'autre réifié et l'ignorance sont les ressorts de cette mise au pilori symbolique.

Comme dans *Veni, Vidy, Vici*, vous voilà à votre tour dépossédé de votre présence: votre image est projetée en direct sur un pan de mur. Davide-Christelle Sanvee expose ainsi les mécanismes d'aliénation. Pesant? Jamais. Grave? Toujours, mais avec une malice de printemps. Son sourire vous enveloppe: il est la candeur même, mais sans illusion. Sa sagacité vous pénètre: elle est d'une lame souple et gaie.

La réussite de *Qui a peur*, c'est aussi sa couture, ces travellings, de James Baldwin à Sidney Poitier dans la peau d'un fugitif enchaîné à un bandit raciste – Tony Curtis – dans le film *La Chaîne*, en passant par «L'Homme noir», ce jeu tordu de cour d'école. Davide-Christelle Sanvee met en pièces la fiction raciale dans le but de la désamorcer enfin. Son arme blanche est la parole de son art. James Baldwin prônait: «Prophétiser le feu à force d'être sincère.» Davide-Christelle Sanvee prophétise ce feu libérateur. ■

Qui a peur, Genève, Théâtre du Grütli, jusqu'au 21 juin.